ALTRALANG Journal
e-ISSN: 2710-8619 p-ISSN: 2710-7922
Volume 8 Issue 1 / June 2026 pp. 47-53

Subversion identitaire dans *L'Une et l'autre* de Maïssa Bey

Chahinez Damerdji*
Ecole Normale Supérieure of Mostaganem, Algeria
chahinezdamerdji@gmail.com

Received: 22/09/2025, **Accepted:** 31/05/2026, **Published:** 05/06/2026

Identity Subversion in Maïssa Bey's *L'Une et l'autre*

ABSTRACT: *Identity occupies a considerable place in francophone literature. This notion, far from easy to define, encompasses a plurality of meanings. Identity is constantly changing, is constructed as the being grows. Our research is developed around the impact of colonization on the identity of Algerians, on the very essence of being. Maïssa Bey, author and survivor of the war, shares, in an autobiographical work: L'une et l'autre, her reminiscences and the imprint of the colonizer forever engraved in her. Through an analytical approach and a lexical study of Maïssa Bey's testimonies and confidences revealing the unspoken aspects of this period of war, we will arrive at the postulate according to which the Algerian identity would be imbued with that of the occupier.*

KEYWORDS: Identity, History, Postcolonial, Mixed, Culture

RÉSUMÉ : *L'identité occupe une place considérable dans la littérature francophone. Cette notion loin d'être aisée à définir englobe en elle une pluralité de sens. L'identité en perpétuelle mutation, est construite au fur et à mesure que l'être grandit. Notre recherche s'élabore autour de l'impact de la colonisation sur l'identité des algériens, de l'essence même de l'être. Maïssa Bey, auteure et rescapée de la guerre, partage, dans une œuvre autobiographique : L'une et l'autre, ses réminiscences et l'empreinte du colonisateur à jamais gravée en elle. Par l'entremise d'une étude lexicale des témoignages et des confidences de Maïssa Bey dévoilant les non-dits de cette période de guerre, nous arriverons au postulat selon lequel l'identité algérienne serait imprégnée de celle de l'occupant.*

MOTS-CLÉS : Identité, Histoire, Postcolonialisme, Métissage, Culture

* Corresponding author
ALTRALANG Journal / © 2026 The Author(s). Published by the University of Oran 2 Mohamed Ben Ahmed, Algeria.
This is an open access article under the CC BY license (http://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

Introduction

L'Histoire de l'Algérie influe peu ou prou sur l'identité des algériens. Cette dernière est indissociable de la mémoire collective. En accordant une attention particulière à la quête identitaire dans le roman *L'Une et l'autre* de Maïssa Bey, nous pouvons relever une fluidité du langage divulguant un métissage de cultures, dénotant, dans l'examen des éléments textuels, une sensibilité quant à l'entreprise de cette quête. Incontestablement, la colonie française fait transparaître une empreinte irréfutable imprégnant, ainsi, la culture, le mode vie, l'identité des algériens, qui ont vécu la guerre, ainsi que celle de leurs descendants. Maïssa Bey s'attache à mettre en exergue, dans son ouvrage, cette influence, ce bouleversement, s'imposant, de ce fait, de manière inéluctable.
Notre corpus d'études s'intitulant *L'Une et l'autre* met en scène un personnage partageant intimement des émotions et des sensations spontanées. Le personnage, par un flashback, se remémore les péripéties de son enfance, les tourments, les interrogations et partage des révélations avec les lecteurs. L'identité constitue la pierre angulaire de ce roman. Ainsi, la question des origines est, sans équivoque, au cœur de son discours.
Les éléments que l'auteure met en relief, entre la nation, la famille, les conditions de vie, la religion, la culture, le colonisateur…fusionnent pour en former un métissage qui semble parfois ambigüe pour le personnage, compte tenu de ses ressentis envers les français. Ce contraste éveille en lui cette curiosité, cette quête de l'identité. L'écrivaine dans son rôle de témoin de la période coloniale démontre les retombées de cette colonie.
Notre réflexion entend explorer les différentes manifestations identitaires enregistrées dans notre corpus, s'appuyant sur l'étude des procédés narratifs -flashback, discours direct-. En outre, notre recherche gravite autour des questions suivantes : l'impact de la colonisation, est-il considéré comme un facteur déteignant l'identité ancestrale au gré du colonisateur ? Le colonisé garde-t-il en mémoire une influence néfaste du colonisé ? Nous postulons les hypothèses selon lesquelles l'identité des enfants de la guerre est imprégnée de celle du colonisateur, et Maïssa Bey, sans dénis de sa part, affirme que cet amalgame n'est aucunement un handicap, une entrave mais plutôt une richesse qui s'avère faire partie inhérente de sa personnalité.
Dans notre étude, il serait judicieux d'opter pour une approche thématique -l'identité ancestrale- et pour une analyse du discours afin de vérifier les hypothèses avancées *supra*. Notre recherche ne saurait faire l'économie de l'étude lexicale afin de décortiquer les séquences énigmatiques. Le recours à des ouvrages de théoriciens tels que Vincent Jouve, Stéphane Ferret ou encore Alex Mucchielli sera indéniable.

1- Identité, cette pluralité de sens

L'identité est une notion complexe qu'il conviendrait de définir au gré des multiples recherches menées sur ce sujet. En effet, la définition de l'identité peut sembler une tâche élémentaire, il n'en demeure pas moins qu'il faille recourir aux théoriciens afin de dissiper toute équivoque.
Selon Stephane Ferret, dans son livre intitulé *Identité*, l'identité d'une personne se développe de jour en jour, et ce n'est aucunement une notion figée. Il est erroné de croire qu'un individu possède une identité à sa naissance, nous citons : « *Les êtres ne sont pas mais deviennent et deviennent toujours des autres* » (Ferret 1998, 17). Dans ce passage, il est clairement démontré que l'être humain acquiert, de sa naissance et durant toute son existence, des personnalités différentes et en changement constant.
Dans cette optique, l'identité d'une personne est en perpétuelle évolution. Rajoutant à cela, les recherches de Alex Mucchielli : « *Chaque individu possède un "répertoire d'identités" qui permet la connaissance des autres* » (Mucchielli 1986, 56). Cette citation aboutie en complémentarité à la précédente, exposant de manière explicite la pluralité d'identités dans le caractère de chaque être humain par l'utilisation du terme « *répertoire* ». Ce dernier, dénote notre postulat de départ. De ce fait, un individu doté d'une capacité mentale normale, révèle en lui, au fils des années, une acquisition de plusieurs identités qui, en somme, demeurent changeantes tant qu'il est vivant.
Les neurosciences, quant à eux, mettent en lumière l'intégration et l'assimilation des comportements d'autrui, et ce, de manière naturelle. Le passage suivant de Dehaene, va dans cette optique éclairer le propos avancé,

> « Selon Tomasello, cette sensibilité humaine à l'état d'esprit d'autrui ne résulte pas d'une mutation soudaine. Des prémisses de la représentation des intentions, des croyances et des buts sont déjà présentes dans la lignée des grands primates. Elles sont toutefois amplifiées dans l'espace humain et s'accompagnent d'une motivation particulière à partager les émotions et les activités d'autres personnes » (DEHAENE 2007, 411).

Bernard N Schumacher quant à lui, explique qu' « *Il s'agit dès lors de définir par nous-mêmes le contenu de l'idée de l'identité en général et, plus spécifiquement, de l'idée d'identité personnelle* » (Bernard N. Schumacher 2009). Dans ce passage, il est à noter que chacun de nous, consciemment ou inconsciemment soit-il, choisi comment et par quel procédé, il va construire cette identité plurielle.
Bien plus qu'une envie de se prendre en jeu dans un mime, c'est dans notre essence que réside le besoin d'assimiler, de se modeler à un groupe, ce phénomène est inné et remonte aux primates. Pour Dehaene l'identité représentée comme une sensibilité humaine, change au fils du temps et de l'espace. Cela dit, ce phénomène est motivé par le désir de changement et de partager les émotions et les caractères d'autrui. Il ajoute plus loin :

> « De ces amalgames neuronaux fluctuants émerge peut-être la compétence particulière de notre espèce pour l'invention de nouveaux objets culturels. Cette activité, pour être fluctuante, n'erre pas entièrement au hasard. A l'échelle de l'individu, comme à celle de la société, nous sélectionnons les combinaisons d'idées les plus intéressantes, les plus utiles, ou parfois simplement les plus choquantes ou les plus contagieuses. Le cortex préfrontal dorsolatéral reçoit d'ailleurs des projections privilégiées des circuits d'évaluation et de renforcement associés notamment à la voie dopaminergique ascendante et aux cortex cingulaire et orbito-frontal » (DEHAENE 2007, 417).

Ce passage nous informe que l'individu au contact avec l'autre, assimile en enrichissant sa culture et en adoptant des comportements et de nouvelles habitudes. Dehaene avance également que ce changement est volontaire et sélectif. On n'acquiert pas certaines modifications de manière anarchique ou involontaire. Cependant, il est parfois étonnant de voir l'assimilation de certains agissements jugés comme inconvenants voire choquants.
Ce changement et cette acceptation de combler un déficit est due notamment grâce à la voie dopaminergique consistant à sécréter de la dopamine, l'hormone du bonheur, au contact de la société. Ainsi, bien que nous considérions l'occupant comme étant étranger, dangereux, ennemis, nous avons adopté certaines de leurs habitudes, de leur culture, de leur façon d'être.
A cet égard, nous sommes en mesure d'avancer que l'identité évolue selon les situations dans lesquelles évolue l'individu, bien que l'individu soit confronté à des personnes qu'il n'adhère pas forcément, il finit en dépit de tout, par retenir certains de leurs comportements et agissements.

2- Réminiscences et identité

Durant la colonisation française, il a toujours été question de mimétisme et d'assimilation. Les auteurs algériens de romans d'expression française, tentaient, tant bien que mal, de démontrer, de mettre en garde les algériens, contre le colonisateur, cet européen qui prétend venir civiliser l'arabe. Nous citons Mohamed Ould Cheikh, dans son ouvrage *Myriem dans les palmes* publié en 1936, dont le thème central est l'identité culturelle, l'auteur met en scène un mariage mixte et ses conséquences, nous citons :

> « Elle s'était unie au capitaine Debussy, dans un moment de folie, sans penser aux ennuis que lui réservait la différence de leurs sentiments, de leurs goûts et leurs croyances. Elle ne s'aperçût de son erreur qu'à la naissance de Jean. Elle comprit sa faute mais c'était trop tard. Cinq ans après elle mit au

> monde une fillette : Myriem, cette nouvelle maternité affecta profondément Khadidja. Elle ne douta plus du malaise qui menaçait son bonheur » (Ould Cheikh 1936, pp. 16-17).

Dans ce passage explicite, l'auteur, par l'entremise de cette histoire, tente de montrer l'exemple, de mettre en garde contre ces agissements, ces tentations de métissage qui au finale sont vouées à l'échec.
Dans la même lignée, illustrons ce point avec Abdelkader Hadj Hamou dans son roman *Zohra, la femme du mineur* publié en 1925, dans lequel il met en exergue le mirage occidental et en parallèle l'identité algérienne l'unique rempart de la moralité. Dans cette optique, nous souhaitons également citer Frantz Fanon, dans son ouvrage *Peau noire, masques blancs*, il confie : « *je commence à souffrir de ne pas être un Blanc dans la mesure où l'homme blanc m'impose une discrimination, fait de moi un colonisé, m'extorque toute valeur, toute originalité, me dit que je parasite le monde, qu'il faut que je me mette le plus rapidement possible au pas du monde blanc* » (Fanon 1952, p. 107). De ce fait, le colonisateur, avec cette intention de supprimer tout ce qui représente le colonisé, oblige, inculque à ce dernier la civilisation européenne. Ce cheminement s'opère, en premier lieu, par le conditionnement et la manipulation mentale des enfants algériens, qui débute alors par le slogan : « *L'Algérie française* ». Ce slogan répété tous les jours à des mineurs sans défenses aboutit aux résultats escomptés par les français.
Dans les premières pages, Maïssa Bey relate son enfance et souligne l'existence de l'autre sans que cette présence ne lui soit perturbante. Il est manifeste qu'elle aborde la présence d'un comportement étrange à sa culture mais sans qu'il ne la trouble. Nous citons le début du roman : «*il serait cependant possible de passer outre. De s'accommoder. De coexister. Sans renoncer à ce qui fait la singularité de chacun* » (Bey 2010, 11). Ce petit passage, sans ambiguïté, témoigne de l'attachement de l'écrivaine, à tout ce qui la représente sans que l'autre interfère à son identité.
Cependant, de quelle identité s'agit-il réellement ? Dans une autre révélation, elle explique : « *j'entends par "nous" ceux qui, par la nationalité, la langue, l'origine, l'histoire, l'ethnicité, la religion, seraient les plus proches de moi. Autrement dit, les miens. Quelle présomptueuse et téméraire entreprise ! Vous aurez, bien sûr, remarqué le recours à l'autre pour commencer* » (Bey 2010, 11-12).
Ces lignes sont sans équivoque, l'écrivaine exprime avec une spontanéité l'intégration de l'autre dans le « *nous* », le recours à l'analyse des deux termes employés à savoir : « *présomptueuse* » et « *téméraire* » démontre qu'elle met en lumière son refus de se conformer à une définition figée de l'identité.
Dans un autre extrait, elle met l'accent sur une pluralité d'identité : «*il faut ajouter qu'en moi cohabitent des langues et des cultures* » (Bey 2010, 14). Cela rejoint l'idée des théoriciens expliquant qu'il subsiste en nous plusieurs identités qui forment à la fin l'identité globale.
Néanmoins, bien plus qu'un passage, cette confidence en dit long sur la relation et la représentation de l'occupant pour ces algériens victimes de la guerre. En dépit de l'engagement, de la contestation de soumission et de la revendication de la libération nationale, Maïssa Bey déclare, qu'il subsiste en elle plusieurs langues, cultures, identités. Rappelant que le métissage avec une autre culture n'est pas un acte par un concours de circonstances mais cela est accomplie de manière délibérée. Ce choix est fait par goût personnel et volontaire.

3- L'impact de l'Autre

La colonisation est sans équivoque une question sensible et douloureuse. Le passé collectif présent dans la mémoire des algériens évoque la torture, l'injustice, le massacre, la discrimination et tout ce dont peut relever comme néfaste. Actuellement, les algériens exigent de la France une reconnaissance publique des atrocités infligés aux colonisés, nous citons à ce propos Lassaad Ben Ahmed, dans son article *Crimes Français en Algérie : identité anéantie, massacres, pillage et essais nucléaires (Encadré)* : « *Les Algériens n'ont jamais cessé d'exiger de la France « reconnaissance, excuses et indemnisation » pour ses crimes commis à l'encontre du peuple algérien durant la colonisation (1830-1962), notamment, l'acculturation, les massacres, les pillages, la torture et les essais nucléaires* » (Ben Ahmed 2019). Plus loin, il traite du sujet de l'identité, de l'entreprise coloniale à vouloir détruire le caractère essentiel des algériens, « *la France*

a œuvré à anéantir les attributs et contours de l'identité algérienne » (*ibid*. 2019). Dans un autre article, de Ait Meddour Mahmoud, intitulé *« Les exterminations totales » et « les massacres massifs » des débuts de l'occupation d'Algérie (1830 – 1849) : Violence ciblée ou concours de circonstance ?* il avance que durant les missions de razzia, de vandalisme des biens, les français tuaient ou capturaient les paysans, « *Nombre de ces détenus, particulièrement les femmes et les enfants mouraient de froid ou de faim. Les autres étaient soit emmenés prisonniers en France, soit vendus comme des bêtes de somme ou bien échangés par des chevaux* » (Ait Meddour 2026, 91).

Cela étant, il n'est pas étranger de dire que les algériens gardent en mémoire, la souffrance, la terreur, l'effroi de cette colonisation. Cette dernière a eu des imprégnations sur l'éducation des jeunes algériens. Cependant, il est étonnant de constater que certains termes employés par Maïssa Bey dénotent d'une appartenance, de l'acceptation de l'autre et de son intégration. En d'autres termes, l'autre fait partie de nous et ce de façon naturelle. Maïssa Bey justifie cette appartenance comme suit : « *car au temps de l'occupation française, nous n'avions pas le droit de parler arabe à l'école, laïque et république […] comment peut-on se sentir étranger dans une langue qu'on vous dit vôtre ? […] je considère que le français est aussi ma langue* » (Bey 2010, 25).

A travers cette séquence, nous comprenons l'impact de la colonisation, de l'école et de la cohabitation avec l'occupant. Dans leur quête prétendument civilisatrice mais plutôt destructrice de la langue et de la culture des algériens, leur mission serait presque accomplie. Néanmoins, la fin de cette séquence en laisse transparaitre que l'auteure, bien qu'elle soit consciente que les français ont forcé les algériens à intégrer l'idée que le français est leur langue maternelle, elle affirme, elle soutient avec ardeur que la langue française est aussi sa langue.

Elle évoque plus loin : «*je suis née dans un milieu où cohabitaient, sans que cela pose problème, deux langues, deux cultures, deux modes de vie. Et j'allais de l'une à l'autre naturellement* ». (Bey 2010, 25-26). Cela est à présent irréfutable, elle finit par se justifier, par excuser son identité plurale, son appartenance à une culture qui n'est pas la sienne, pire encore, elle est celle de l'ennemi commun. En employant le terme « *naturellement* » elle décline toute responsabilité face à ce métissage.

Dans son autobiographie, Maïssa Bey dépeint le mode de vie traditionnel de sa famille maternelle caractérisé par des coutumes tels que s'assoir à même le sol, raconter des histoires de Djin, et converser en arabe. Chez son père, en revanche, la bibliothèque regorgeait de livres écrits en français : des romans, des comptines, des comptes et les repas étaient pris assis à une table de salle à manger.

La transition d'une culture à une autre induit qu'elle la percevait comme faisant instinctivement partie d'elle. Et elle met l'accent sur le rôle primordial de son père dans l'acquisition de ce mode de vie à l'occidentale, elle confie : « *c'est mon père qui, avant de mourir, m'a appris à lire dans la langue de l'autre. […] il me faut avouer que j'ai longtemps et ingénument cru que j'avais été française* » (Bey 2010, 29-38). Cette confidence suggère l'implication et la participation de son père dans l'intégration de la culture de l'autre dans l'éducation de sa fille par l'entremise de l'apprentissage de la langue française.

La colonisation a exercé une influence considérable sur l'auteure, Maïssa Bey explique : « *indéniablement, c'est la colonisation qui a forgé ma représentation du monde et qui a sans nul doute donné sens (à la fois signification et direction) à mes engagements d'adultes, mais aussi parce que la question d'identité passe nécessairement par l'Histoire* » (Bey 2010, 40).

Le passage est manifestement explicite, indiquant que l'identité du colon fait également partie intégrante de sa personnalité, influençant son engagement et sa perception des choses. Aujourd'hui, en étant adulte et elle est consciente de ce qui s'est passé au temps de l'occupation française, à savoir, par la supercherie, on a imprégné la jeune génération de l'idée selon laquelle l'Algérie est française et que la langue maternelle est le français dans le seul but de graver l'illusion dans les esprits des jeunes algériens. L'auteure est lucide quant au traitement inhumain de l'occupant envers les algériens, que le colon ne s'est pas empêché d'employer les pires réprimandes à tous ceux qui osent s'interposer, achevant son emprise par des sévices

morales et physiques. Au mépris des évidences, elle continue d'invoquer le colonialisme et le perçois comme fondement, comme boussole dans ses engagements.
En abordant la question de l'identité arabo-musulmane et ses traditions, Maïssa Bey confie : « *tout cela me semble éloigné de ce que je suis, de ce que je vis, et que j'ai peine à mesurer qu'une seule génération nous sépare […] de l'une et l'autre. La distance est grande. Alors pourquoi pas l'une et l'autre ?*» (Bey 2010, 55). Dans cet extrait, il est évident qu'elle se refuse à croire qu'elle fait partie intégrale de l'identité et des mœurs de sa famille, cependant elle s'efforce de croire, qu'il subsiste en elle une emprunte occidentale.
Tout porte à croire que c'est facile, que c'est naturel et sans ambiguïté, alors : « *pourquoi pas l'une et l'autre ?* » ce questionnement en dit long sur la portée du colonialisme sur son identité.
Jean Paul Sartre dans la préface de l'ouvrage de Albert Memmi intitulé *Portrait du colonisé,* souligne que :

> « Le revenu moyen du Français d'Algérie est dix fois supérieur à celui du musulman […] mais comme les ressources du pays sont limitées par l'usurpation coloniale, pour les mêmes salaires, le niveau de vie musulman baisse sans cesse, la population vit en état de sous-alimentation perpétuelle. La conquête s'est faite par la violence; la surexploitation et l'oppression exigent le maintien de la violence, donc la présence de l'Armée. » (Memmi, 1957, 25).

Albert Memmi se montre fort en paroles en évoquant le colonisateur, il explique que :

> « L'étranger, venu dans un pays par les hasards de l'histoire, il a réussi non seulement à se faire une place, mais à prendre celle de l'habitant, à s'octroyer des privilèges étonnants au détriment des ayants droit. Et cela, non en vertu des lois locales, qui légitiment d'une certaine manière l'inégalité par la tradition, mais en bouleversant les règles admises, en y substituant les siennes. Il apparaît ainsi doublement injuste : c'est un privilégié et un privilégié non légitime, c'est-à-dire un usurpateur ». (Memmi, 1957, 38-39).

On pourrait disserter indéfiniment afin de mettre en exergue les sévices déployés par l'armée française, à travers les témoignages des algériens, des français comme cela a été démontré dans les deux dernières citations, manifestement, il est tellement irréfutable, tellement patent que l'accent est mis sur le « *pourquoi pas l'une et l'autre ?* ». Ce questionnement de Maïssa Bey, dépourvu de fondement, nous pousse à rediriger notre quête, de déculpabiliser cet enfant -Maïssa Bey-, innocent qui s'imprégnait des adultes -le père- et de ce qu'ils peuvent ou veulent lui inculquer. Des adultes - le père- conscients et responsables.
Mais ce phénomène, Memmi a su l'appréhender :

> « Il finit par la reconnaître, tel un sobriquet détesté mais devenu un signal familier. L'accusation le trouble, l'inquiète d'autant plus qu'il admire et craint son puissant accusateur. N'a-t-il pas un peu raison ? murmure-t-il. Ne sommes-nous pas tout de même un peu coupables ? Paresseux, puisque nous avons tant d'oisifs ? Timorés, puisque nous nous laissons opprimer. Souhaité, répandu par le colonisateur, ce portrait mythique et dégradant finit, dans une certaine mesure, par être accepté et vécu par le colonisé » (Memmi, 1957, 117).

Les mots sont dits, la réflexion est faite, le colonisé, oppressé, indigné, insulté, réprimé, rabaissé, et ce depuis plusieurs années, la colonisation est un phénomène de longue haleine qui concrétise le mimétisme et qui produit les effets escomptés.
On pourrait aussi expliquer cet engouement pour l'autre à travers, ce que les scientifiques appellent, le syndrome de Stockholm. L'algérien a, si longtemps, été colonisé qu'il a fini par développer des sentiments positifs à l'égard de son colonisateur : de la sympathie, de l'admiration, de l'amitié, …Cela dit, ce n'est pas

de l'enfant-Maïssa Bey- dont il est question mais de l'adulte-le père- qui est victime de ce syndrome et qui le transmet, hypothétiquement, à son enfant.

En sommes, le colonisé, malgré lui, est absorbé par le colonisateur, Memmi affirme que : « *le colonisé admet qu'il a cette figure de lui-même, proposée, imposée par le colonisateur. Il se reprend, mais il continue à souscrire à la mystification colonisatrice* » (/Memmi, 1957, 164).

Syndrome de Stockholm ou le profil type du colonisé, les algériens ont subi une colonisation séculaire et, par conséquences, allait, sans doute, déteindre sur le caractère, la culture, la langue, des algériens. On pourrait qualifier ce phénomène par n'importe quel identifiant cela ne changera rien à cet habitus.

Conclusions

En guise de conclusion, la question de l'identité et de sa définition semble être une entreprise ardue, contrairement à l'idée selon laquelle le terne identité se limite aux informations figurant sur les documents officiels.

Maïssa Bey nous a clairement démonté que l'identité englobe non seulement l'héritage ancestral mais aussi l'histoire personnelle de l'individu en question. Dans ce livre autobiographique, Maïssa Bey expose un postulat inéluctable selon lequel la colonisation a profondément influencé la vie des jeunes algériens de l'époque, ainsi que leur manière de réfléchir et de percevoir le monde. Il serait erroné de supposer que cette génération est sortie indemne de cette période, car la colonisation a laissé une empreinte indélébile dans les mémoires de cette génération.

En effet, en dépit de tous actes barbares et sévices exercés sur le peuple algérien, l'auteure persiste à dire que la colonisation est pour elle une source d'inspiration, la guidant dans les choix de sa vie personnelle. Un héritage qui semble lui convenir autant dans la culture que dans l'appropriation de la langue française, l'autre, l'ennemi est ancré en elle et fait partie intégrante de son quotidien.

Références

- DEHAENE, S. (2007). *Les Neurones de la lecture*. Paris, Odile Jacob.
- DORAIS, L-J. (2004). *La Construction de l'identité*. Presses de l'Université Laval.
- FANON, F. (1952), *Peau noire masques blancs*, Seuil, Paris.
- FERRET, S. (1998). *L'Identité. Flammarion*, Paris, GF.
- HADJ HAMOU, A. (1925). *Zohra, la femme du mineur*, Edits associés, Paris.
- JOUVE, V. (2015). *Poétique du roman*. Paris, Armand Colin.
- MEMMI, A. (1957). *Portrait du colonisé*, Petite bibliothèque Payot, Paris.
- MUCCHIELLI, A. (1986). *L'Identité*. Paris, Que sais-je ?.
- Ould Cheikh, M (1936), *Myriem dans les palmes*, Plazza Oran, Oran.
- RAIMOND, M. (1987). *Le Roman*. Paris, Armand Colin.
- RICOEUR, P. (1990). *Soi-même comme un autre*. France, Seuil.
- SCHUMACHER, B N. (2009). La personne comme conscience de soi performante au coeur du débat bioéthique : Analyse critique de la position de John Locke. in, Érudit (n°3), 709-743.
- AIT MEDDOUR, M. (2026). « Les exterminations totales » et « les massacres massifs » des débuts de l'occupation d'Algérie (1830 – 1849) : Violence ciblée ou concours de circonstance?. In, Revue d'Histoire Méditerranéenne (n°1)
- BEN AHMED, L. (2019). Crimes Français en Algérie : identité anéantie, massacres, pillage et essais nucléaires (Encadré). In, Reporting the Changing World.